

Communication de Madame Izabella Zatorska



Séance du 8 février 2013



Maximilien Wiklinsky (1750- ?) ou comment on paye pour le mirage des îles

Contemporain de la fondation de l'Académie Stanislas, François-Maximilien-Cajetan WIKLINSKY naît en 1750 d'un père Polonais, Hyacinthe (Jacek) Wiklinsky, compagnon d'armes du roi détrôné qui, promu duc de Lorraine et de Bar, le met au poste de vice-commandant de l'École des cadets à Lunéville ; mais sa mère, Béatrix-Clémentine Montaut, fille de Claude Montaut, chirurgien du roi Stanislas, est bel et bien lotharingienne : morte dans l'enfance de Maximilien (1757), probablement suite à la naissance de sa deuxième fille (1756), elle lui laisse une soeur cadette, Catherine-Victoire, née en 1751. Les enfants issus de deux, voire trois cultures – la lorraine, la polonaise et forcément la française – seront pendant les trente ans où nous tâchons de suivre leurs pas, un grand frère et une petite soeur modèles : attentionnés et dévoués l'un à l'autre, surtout au coeur des adversités dont le sort sera prodigue spécialement pour le garçon.

Car, d'abord, c'est le père Wiklinsky qui s'éteint, en 1771 ; suivant de quelques années à peine son cher maître et protecteur : « *attaché depuis sa plus tendre jeunesse au feu Roy de Pologne, il avoit passé toute sa vie à son service* », ainsi le présentait sa fille à la reine Adélaïde. Hyacinthe devait à Stanislas, entre autres, une pension viagère de mille livres sur le Trésor royal dont, suite aux demandes réitérées de son orpheline de fille, soutenue par Adélaïde, les deux enfants pourront toucher chacun 400 livres. Avant que Catherine-Victoire ne trouve des protectrices haut placées en Pologne, son frère, lieutenant en second

dans l'armée coloniale aux Indes, lui rend la pareille, en obtenant pour la jeune fille qu'on soustraie une partie de sa solde à son bénéfice.

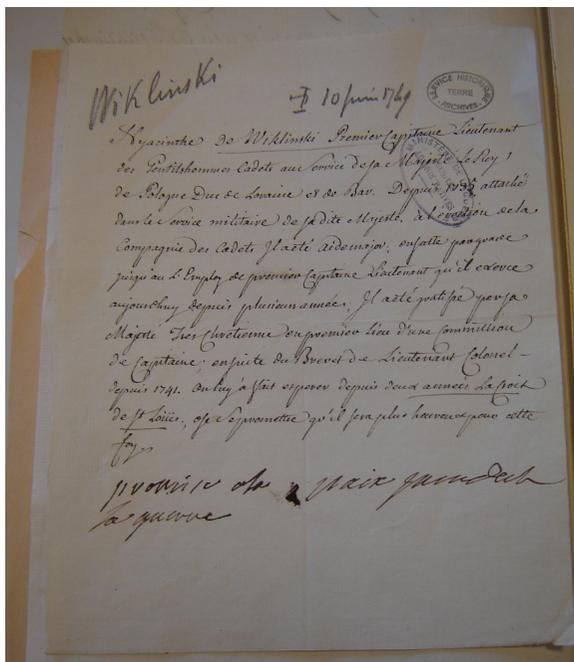
En effet, les hauts et les bas que connaît le couple soro-fraternel des Wiklinsky reflètent bien les hésitations d'une société qui investit encore dans les relations sous-tendues par le clientélisme entre les petits nobles et les grands seigneurs – en vigueur non exclusivement dans la République polonaise – tout en misant, depuis plus d'un siècle, sur des compétences professionnelles avancées. Le premier type de promotion joue efficacement en faveur de la soeur : Catherine-Victoire serait devenue une demoiselle d'honneur de la princesse Barbara Sanguszko, ancienne protectrice du père. Tandis que la biographie de Maximilien, reconstruite d'après sa correspondance – à Aix-en-Provence notamment, mais aussi à Varsovie – témoigne de l'échec, bien que Wiklinsky ait joué sur les deux tableaux, tour à tour prêt à offrir ses services riche de ses expériences ou malade dans le besoin : en témoignent ses « Voyages » (rédigés au retour de son second périple, en 1782, au Lazaret de Marseille, probablement) . Les « Voyages » et la correspondance se complètent sur la matière géographique autant qu'il se contredisent – ce qui est encore une manière de se compléter, peut-être – sur le bilan de sa vie et sur l'appréciation du résultat de deux séjours du jeune homme dans l'océan Indien. Son récit – où le descriptif du mémoire d'un sous-officier l'emporte sur le narratif d'un aventurier – existe en trois versions parfois sensiblement différentes, toutes les trois éditées : le manuscrit mauricien par les soins d'Anne-Marie Nida, en 2004, et les deux autres – conservés en Pologne – par moi-même, dans une édition bilingue parallèle, en 2008 ; mais voilà que, ayant consulté mon édition, un historien de Varsovie, agacé par mon ignorance, me parle d'un quatrième manuscrit, à Vilna en Lituanie. Il paraît être une copie de l'un des trois autres. Pour l'instant, aucune autre pièce relative à sa destinée n'a affleuré. Wiklinsky continue d'être porté disparu des archives de France à la date du 3 mars 1783. Ayant quitté à cette date, au bout de 61 jours, l'Infirmierie royale à Versailles, reconduit par le ministre, traité de fou, malheureux et souffrant, Maximilien semble attendre encore la fin du roman feuilleton de sa vie. Ainsi l'histoire pourrait-elle devenir un exercice interactif même pour des époques éloignées l'une des l'autre.

Lorsque le 27 août (le 28 ? S. Gaber) 1750 à Huviller (Jolivet), naît Joseph-Maximilien-Cajetan Wiklinsky, rien n'annonce que sa vie soit celle d'un aventurier.



Fatalité, pourtant ? Même si Stanislas Leszczyński finit par arranger sa fortune – deux fois détrôné, il a trouvé un asile à la hauteur de ses ambitions de « philosophe bienfaisant » – Jacek (Hyacinthe) Wiklinsky, son « compagnon d’armes » et d’infortune, a été loin de l’égaliser dans sa chance : veuf coup sur coup, ses deux femmes d’origine lorraine l’attendent dans les caveaux de l’église des Carmes à Lunéville, où repose déjà le fils né de la première, François-Maximilien-Marie (1743-1754). Hyacinthe Wiklinsky ne convolera pas en noces pour la troisième fois. Il souhaite que l’École des Cadets de Lunéville soit son ultime épouse : elle l’aide à élever ses deux enfants qui restent en vie, fruits du second mariage (une seconde fille, Gabrielle-Françoise-Clémentine, la cadette, serait morte en bas âge puisqu’aucune trace d’elle aux archives n’est postérieure à son acte de baptême).

[Vincennes 08003 : l'état militaire de Hyacinthe Wiklinsky]



Aussi son congé – ou sa retraite – de l'École, suite à la mort de Stanislas, ouvre-t-elle une nouvelle période de recherche de l'endroit où il peut « caser » : il jette son dévolu sur la princesse Barbara Sanguszko, « femme éclairée » polonaise, avec qui il entretient des relations de longue date (aux archives de Wawel, à Cracovie, on a ses lettres échangées dès les années 50^[1]). En 1766, elle confie au père Wiklinsky son fils, le jeune prince Janusz Sanguszko, qui passe trois ans en Lorraine, à Metz surtout, pour compléter son éducation : sans entrer dans les détails (dont j'avais parlé l'année dernière au Château de Lunéville^[2]), une concurrence inopportune s'installe entre l'abbé Gauthier, une personnalité méritoire pour Nancy, et « le Bonhomme Wiklinsky [!] »^[3]. Au lieu de servir son « confrère » au service des Sanguszko, l'abbé Gauthier, se piquant d'être non seulement plus savant, mais aussi plus perspicace et plus adroit à gouverner(!) la jeunesse, cherche à discréditer son rival malgré lui aux yeux de leur patronne. Il y réussit, le père Wiklinsky rejoint Lunéville où il meurt peu après : seule la rente viagère accordée par le roi Stanislas sauve ses deux enfants, de la misère. Rente que Catherine-Victoire parvient à sauver, au moins partiellement, pour elle et son frère, grâce à l'appui de Madame Adélaïde, un autre bon esprit tutélaire de la famille.

Dix ans après, son frère, malade et ruiné au retour des antipodes, cherchera de nouveau la protection de cette princesse. Mais, cette fois-ci, la fille de la reine Maria ne pourra rien pour lui. Car voilà que la fatalité qui, avec quelques répit de courte durée, avait accablé le père, semble s'abattre sur le fils. Parti en 1769 « chercher la fortune » aux Indes, comme tant d'autres jeunes gens à son époque, il commence par rejoindre le comte de Maudave à Madagascar : miroir aux alouettes pour nombre de participants, cette expédition, menée dans le sud de la Grande Ile de 1768 à 1770, faillit mal tourner pour lui : non pas que la fièvre jaune l'ait attaqué, mais, impatient de voir sévir les manières malpolies de son commandant envers les insulaires – du moins, c'est ce qu'il prétend dans ses mémoires^[4] – il s'esquive de Fort-Dauphin pour les rejoindre, accompagné d'un valet malgache, son truchement. La désertion lui promettait une promotion à l'échelle locale, à l'exemple d'un Levacher dit La Case, époux d'une princesse voisine de l'établissement, au XVII^e siècle^[5]. On pourrait y voir aussi le rêve d'une opération analogue à celle réussie par Beniowsky : cet explorateur slovaco-hungaro-polonais nommé commandant par le nouveau ministre de la Marine et des Colonies, prétendra avoir réussi dans le nord-est de l'île à peine quelques années plus tard (de 1773 à 1776) – il aurait fini nommé « roi des rois » ou Ampansacabé par les insulaires^[6]. En 1723, le pirate Morgan se serait aussi fait passer pour « roi de Madagascar »^[7]. Le rêve de Maximilien n'a guère duré :

Je restai chez ce prince {sans permission}, ce qui {obligéa} Monsieur de Modave à m'envoyer le major du fort pour m'ordonner de retourner. Mais, comme j'avois promis à Rémas de rester avec lui, je donnai à cet officier ma démission pour toute réponse. Il en porta sa plainte au gouverneur des Isles, qui expédia sur le champ un vaisseau pour renforcer la garnizon du Fort Dauphin. Je reçus par ce vaisseau une lettre de Madame Magon qui me prioit de me rendre à l'Isle de France. Elle m'en envoyoit une dans sa [!] lettre du gouverneur qui m'ordonnoit la même chose, et que le tout seroit oublié. Il m'en juroit sur son honneur. Comme il n'aimoit pas Monsieur de Modave, je le crus. Je communiquai le tout à Rémas. Il me laissa le maître, me promit la continuation de son amitié. Il m'avoit promis que si je voulois rester avec lui et apprendre l'exercice et l'usage des armes à feu à ses noirs, il me donneroit quelques villages et un terrain considérable, [et] m'avoit promis sa fille quand elle seroit nubile, et comme il n'avoit pas d'enfants mâles, j'avois de grandes espérances. Mais, considérant la puissance des Isles, et le fait que je pourrois être trahi et traité en rebelle, je me soumis, et me rendis à l'Isle de France. Madame Magon étoit au port quand j'y arrivai. Elle eut la bonté de me mener elle-même chez le gouverneur, qui à sa considération voulut bien me pardonner le tout, me fit donner cent livres de gratification et des lettres de recommandation pour Monsieur Law, gouverneur de Pondichéry où je restai en qualité de lieutenant et aide

de camp de ce général, jusqu'au moment où le ministre envoya des lettres pour le nabab Hyder-ali-khan et où je reçus les ordres pour les porter à ce prince dans sa ville de Chéringampatnam, en 1771.

Ce début romanesque ne devrait pas nous tromper. Les aventures d'Indes ouvrent un nouveau chapitre dans la vie de Wiklinsky : il ne désespère pas d'arranger sa fortune auprès d'un capitaine français au service du nabab Hyder-ali-khan. Mais c'est au moment où il espérait toucher au jour de sa nomination que ce « M. Huguel » meurt inopinément, le laissant de nouveau à la merci d'une fortune sans visage. Une lettre du général Law, que Wiklinsky, à son ultime retour en France, produit devant le ministre en guise de lettre de recommandation, témoigne de ce moment fragile où tous les espoirs du lieutenant allaient s'effondrer :

je reponds, mon cher Wiklinskij, à votre lettre du/ 9 may. [1772] c'est une grande perte que vous faites par/ la mort de monsieur hugel, il vous aimoit,/ et estimoit, et seroit parvenu à vous mettre/ dans une situation plus aisée, lorsqu'une fois/ son détachement auroit été formé, il est vrai que cela même trouvoit bien des obstacles.//

il y a dit-on, aujourd'hui une grande dispute, pour/ le commandement, c'est à aider-ali-kan, à la faire/ cesser en nommant l'officier qui doit commander/ et sa volonté une fois connue, je pense, mon cher,/ que tous ceux qui sont à sont[!] service doivent/ obéir, vous voulez, dites vous entrer separement/ au service du nabab. il convient mon cher de/ voir comment les choses tourneront, j'écrirai/ au nabab à votre sujet en temps et lieu./ cy joint quelques lettres d'europa à votre adresse./ Je suis bien sincerement, mon cher, votrel tres humble et très obéist serviteur

Law^[8]

Nous retrouvons Wiklinsky à l'île Bourbon (la Réunion depuis la Révolution), puis à l'île de France. Entre les deux séjours, un nouveau drame prend place : comme auparavant, seule la correspondance du malheureux lieutenant permet de sous-entendre son origine.

*Duplicata S le N°. 216
repond à la lettre
du 29 janvier 1778,
N° 116, envoit la Monseigneur
demission du Sr.*

Wilkensky[!] Lieuten'. J'ay reçu la lettre que vous m'avez au Reg'. de l'Isle de Fr. fait l'honneur/ de m'écrire le 25 janvier 1778, par laquelle vous me deffendés de donner aucun congé aux officiers/ jusques à nouvel ordre; ce qui sera executé. J'avois/ eu l'honneur de vous demander celuy de M. Le/ Baron de Wisclinsky Lieutenant au régiment de/ l'isle de france

----- attendu que la tête de cet/ officier me paroissoit mal organisée, et par le Fitz James^[9] que,/ desirant d'aller en france, je saisisais cette occasion/ de le satisfaire, esperant qu'apres avoir quitté les/ chaleurs de ce pays, et repassé la ligne, il pourroit/ se remettre. Il avoit avant cette epoque fait un/ acte de demence, s'étant tiré un coup de pistolet,/ qui ne luy avoit pas fait une blessure mortelle,/ pour une femme qu'il connoissoit à peine, et quel/ peut etre il n'avoit jamais vue. depuis lors il/[verso] s'est trouvé commandant la compagnie, dont il/ est lieutenant à Saint Paul, pour la maladie del/ M. De Buttler qui en est le capitaine, il a fait/ toutes sortes de sottises, il s'ennivroit tous les/ jours avec les soldats de son detachment, jouoit/ à la Boule avec eux, et mangea le prêt. M. Le/ Vicomte de Souillac le renvoya icy, ou je l'ay/ tenu aux arrets dans une chambre du quartier. Il a fait plusieurs extravagances, s'ennyvrant/ tres souvent, quoiqu'on le veillat avec soin. Il/ m'a donné sa demission, que j'ay l'honneur del/ vous adresser, et il a fini par des scènes si fortes,/ que M. De Cossigny a été obligé de mettre une/ sentinelle à sa porte, ce que j'ay tres fort approuvé^[10]./ Je le fais passer sur le navire l'Iris

Je suis avec respect, Monseigneur, Votre tres humble et tres obéissant serviteur

[signature personnelle] *Le Chr. de goiron la brillance*^[11]

Pas de beau mariage en perspective (s'il en était question) qui puisse le fixer dans un de ses beaux sites qu'il décrit dans les Voyages; ainsi, à Saint-Paul, dans l'île Bourbon, tel un paradis terrestre où l'abondance arrive au bon moment pour ajouter au charme du lieu :

Ce n'est point une ville, mais un superbe village : une maison est là, l'autre est ici, sans rue, ni ordre, <ni symétrie,> et point d'entourage. Cette diversité de maisons, dont les unes [certaines] sont assez belles, mais toutes {en bois, et} à rez-de-chaussée, rends ce séjour très agréable et très champêtre. La plaine y est toujours verte et remplie d'animaux, et d'arbres {fruitiers/ qu'on nomme dattiers {fruit de l'Arabie}. Entre ce quartier et les montagnes il y a deux étangs. Dans le temps des pluies ils débordent et donnent une fertilité au gazon de cette belle plaine, pour la nourriture des bestiaux. Elle [la pluie] entraîne aussi un poisson qu'on nomme cabeau, en si grande quantité que les habitants et même les esclaves en ont en abondance. Ces pluies durent six semaines^[12].

Or, le supérieur de Wiklinsky a tu que le désespoir de son subalterne avait eu encore une autre raison : n'ayant pas obtenu de congé demandé après la mort de son père, il en a demandé de nouveau après les bonnes nouvelles reçues de sa soeur installée dame d'honneur chez Barbara Sanguszko : il explique tout cela dans une longue lettre envoyée de Bourbon au ministre de Sartine le 12 juillet 1777, soit un an avant la lettre de son commandant que je viens de citer.

J'ay l'honneur d'Etre au service depuis soixantel six, un an et demi Volontaire de Dragons, aul régiment de Rouhan Chobott. Aujourd'hui Jarnac, et ensuite/ Officier.

Un an après mon arrivée aux Colonies je reçu la nouvelle/ de la mort de Pere^[13], je demanderai un congé a M^r./ le Ch^r. de Ternay et il me le refusa.

Dans le temps que vous avez Monseigneur envoyé la/ réformation des trois regiments, pressé par plusieurs lettres/ de ma famille j'ai demandé de nouveau un congé,/ M^r. le Ch^{er} de Ternay me dit, que votre intention Monseigneur/ étoit que tout officier dont les affaires les appelerois[!] en/ France ne serais pas compris dans la nouvelle formation./ Comme je désirai un congé de dix huit mois, et non une réforme je me rendis avec respect à Votre Ordre ; Monseigneur/ Mais au bout de huit mois Monsieur le Ch^{er}. de Ternay en accorda quatre a M^{rs} Camfort, Lantal, Alaric et Jobart/ a peine arrivé[!] dans la Colonie Je représentai à M^r. le Ch^{er}. de Ternay que mes résons[!] vallois bien celle de Ces Messieurs, mais il fut irrévocable dans son refus.

[2^e recto] *Monseigneur je viens de réitérée ma demande auprès del M^r. le Ch^{er}. de la Brilliance, J'ue[!] pour toute réponse, une/ Lettre, dont j'ai l'honneur de vous envoyé Copie, Monseigneur,*

Les motifs qui m'engage a demander un congé sont quel je n'ai connu aucun Parens que j'ai en Polongne[!], étant/ née Lunéville en l'aureinne, que ma soeur qui est depuis/ deux ans demi, a Varsovie chez la Princesse de Sangousko,/ en qualité de Dame d'honneur, m'écrit Lettre sur Lettre pour/ venir la joindre et me fait par des dispositions favorables/ ou l'on est en Polongne à mon Egard Pour mi Employé/ Mais, Monseigneur, mon intention n'est point de quitter le/ service de France, je ne veux profiter que de la Protection/ de Ces Seigneurs, afin de mériter vos Bontées et travailler a/ ma fortune, je n'ai que mes appointements depuis quel je sers, je dois environ mil Ecus, étant impossible qu'un officier puisse vivre dans ces Colonies sans secours de familles,/ Comme Personne ne ma pas encore assisté il est tout/ naturelle que je Profitte de l'occasion qui s'offre en Pologne.^[14]

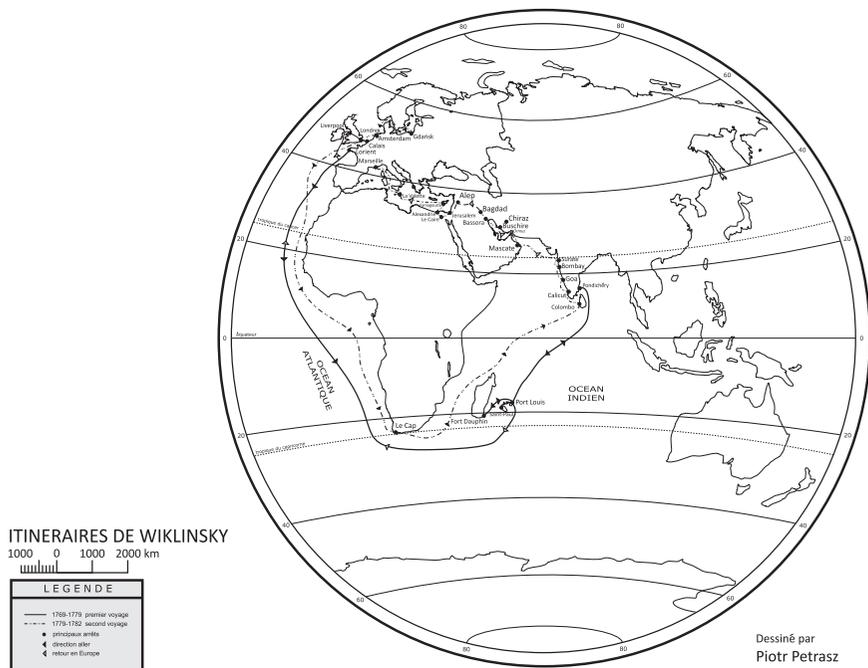
Un échec aux antipodes pouvait donc être récompensé par une carrière au pays des ancêtres ? En effet, il donna sa démission, fait lourd en conséquences ; ce parti lui rendra impossible le retour au service colonial français lorsque - inutile de vous le cacher plus longtemps - le miroir aux alouettes polonais, pour des raisons que nous ignorons, le renvoie courir sur les chemins du monde.

Il en parle dans une autre lettre qui comprend un cv : entre temps, le roi de Pologne, avant de faire sa connaissance à Varsovie, aura eu l'occasion de le servir dans des circonstances inattendues. Une péripétie presque banale : comme tant d'autres au retour des Indes, le navire à bord duquel se trouve Maximilien (à cette époque il signe « Cajetan de W[i]klinsky, Gentilhomme Polonois »^[15])

est attaqué par des... non pas par des barbaresques : par des Anglais – comme Souchu de Rennefort un siècle avant^[16]. Thadée Bukaty, le représentant du roi de Pologne auprès du ministère britannique, devra le tirer de la prison. Il en parle à Stanislas Auguste dans une lettre postée à Londres le 9 avril 1779 :

« Au début de cette année S.^r Wiklinski dont le Père était passé à Lunéville et dont la Soeur doit se trouver à Varsovie, ayant quitté le service français rentrait des Indes sur un vaisseau lorsque son vaisseau fut attaqué par un Corsaire Anglais, suite à quoi il fut retenu avec d'autres captifs français à Urmshirk[?] près de Liverpool. Dans cet état il réclama la protection nationale. Laquelle jugeant lui devoir, d'office j'ai fait une requisition formelle au Ministère pour faire remettre en liberté un Sujet de Sa Majesté et de la République, qui n'est plus au service de France. Sur quoi la liberté lui a été rendue. Mais les pertes qu'il avait essuyées dans cette occasion nécessitaient des secours dont je l'ai satisfait suivant ce qu'il m'était possible de faire. Ainsi, je l'ai expédié en France d'où il devrait se hâter de rejoindre la Pologne. Ce qui a été pour moi une joie des plus grandes que de rendre à la patrie un Citoyen qui lui pourra être utile.^[17]

Mais Cajetan qui deviendra Maximilien n'en est qu'au beau milieu de ses périples. Même s'il a rejoint Varsovie en été, voilà que nous le revoyons en octobre 1779 à Amsterdam, dans le port de Texel, prêt à repartir cette fois vers les colonies hollandaises : il a brûlé les ponts avec sa démission donnée à l'île de France un an avant. La guerre pour l'Indépendance des États-Unis de l'Amérique est loin d'arranger les choses : d'où les corsaires anglais qui s'activent, ainsi que les soupçons qui vont assombrir la figure de l'éternel volontaire – il aura beau quémander un poste au Cap, à Ceylan, en Inde enfin (mais de l'autre côté du front et de la péninsule). Les lettres du roi de Pologne au gouverneur du Cap n'auraient rien pu pour lui sinon lui assurer un accueil favorable auprès du baron de Platenberg ; personne, ni les autorités néerlandaises ni les anglaises n'ont voulu dans leurs rangs de soldat qui avait servi une dizaine d'années aux armées coloniales françaises. Méfiance généralisée.



Ainsi, la carte ci-dessus cherche à retracer les deux périple ; le second, ayant débuté à la mer, comme le premier, finira à la terre : après le refus essuyé en Inde où Wiklinsky est même arrêté à Bombay, présumé d'espionnage, puis délivré faute de preuves ; son chemin de retour le conduit par le Golfe Persique en Irak et Syrie (malade, il est soigné chez le consul hollandais à Alep ; le même le pourvoit pour la suite de son voyage) ; loin de se conformer à la consigne de son bienfaiteur, à savoir regagner la France par le plus court chemin, Wiklinsky fait le touriste : après Palmyre et Jérusalem, il arrive en Égypte (le Caire, Alexandrie et Damiette ne sont pas omis), le Chypre, Malte, Sardaigne et Corse se trouvent aussi sur son itinéraire qui aboutit - deux mois après le départ d'Égypte, soit en mai 1782 - au lazaret de Marseille, endroit où il aurait pu rédiger une première version de ses « voyages ».



Le manoir de Chyliczki près de Piaseczno, depuis 1783 propriété de Ryx, camériste du roi Stanislas Auguste. Est-ce ici qu'a fini sa vie Maximilien Wiklinsky ? Une des copies de ses « Voyages » porte ce toponyme en inscription intérieure. Cliché : Wola Czyżewska, 2010.



Notes

- [1] Cracovie, Archives de Wawel, Fonds Sanguszko, „Listy Barbary z Duninów Sanguszkowej. U-Z”, deux lettres de Wiklinsky (1750, 1757).
- [2] Cette correspondance mériterait d'être publiée : ce sont des « Liaisons dangereuses » nature, appliquées à un domaine qui y semble opposé, à savoir l'éducation du prince, assumée par des personnes recommandées. Le vieux Wiklinsky y joue le rôle de bouc émissaire.
- [3] Ainsi désigné par un certain *Darmentiers* (d'Armentières), compagnon du prince, en janvier 1767. Ce devait être l'un des deux fils de Louis de Conflans, maréchal de France : Louis Gabriel, né en 1735, ou Louis Charles, né en 1737. Janusz Sanguszko était né en 1749.
- [4] Il emploie à ce propos une curieuse expression [4] : le comte « faisait [...] battre les marionnettes », quand il invitait les princes malgaches au Fort. Voir : Maksymilian Wikliński, *Voyages/ Podróże*, trad. et publiés par I. Zatorska, édition bilingue, Oficyna Wydawnicza LEKSEM, Łask 2008 [2009], 297 p. + 8 nlb+5 cartes, p. 40.

- [5] « En 1656, M. le maréchal de la Meilleraye avait succédé à la Compagnie de l'Orient, trop obérée pour pouvoir continuer ses opérations à Madagascar. Le nouveau concessionnaire y fit passer quelques renforts d'hommes sous le commandement de M. de Champmargou, qui y gouverna de 1660 à 1667. [...] Levacher, mécontent de la conduite de M. de Champmargou à son égard, s'était retiré, avec cinq autres Français, chez le chef de la vallée d'Amboule, Andrian-Rassitate, dont il épousa la fille Andriana-Nung. Il devint bientôt l'idole des indigènes de cette localité, et y acquit la plus grande considération parmi les chefs de la contrée. Loin de chercher à se venger, cet homme généreux, aussi intelligent que brave, et dont la tête avait été mise à prix, n'usa de l'influence qu'il avait acquise que pour se soustraire d'abord à la vengeance de son chef irrité, puis pour le secourir lorsqu'il eut été réconcilié avec lui. Par ses soins, l'abondance reparut au fort, et la paix fut un moment rétablie avec les chefs de la province d'Anossi. » *Connaissance de Madagascar*, Paris, E. Dentu, 1863, http://www.archive.org/stream/connaissancedem00lacagoog/connaissancedem00lacagoog_djvu.txt (29.01.2013).
- [6] Beniowsky en parle dans ses mémoires mais non dans la lettre au ministre de 1776.
- [7] *Discours colonial, discours utopique. Témoignages français sur la conquête des antipodes XVII^e-XVIII^e siècles*, Warszawa 2004 [thèse d'habilitation], p. 278.
- [8] Copie d'une lettre de M. Law à Wiklinsky « au camp de Chéringam-patnam à Pondichéry », le 3 juillet 1772, dans : Maksymilian Wikliński, *Voyages/ Podróże*, op. cit., p. 252-254.
- [9] « *Pièce jointe à la p^{dte}* ». Visiblement les Anglais l'ont interceptée ayant fouillé les poches des passagers retenus par les corsaires. Voir : Archives d'Outre-Mer, Aix-en-Provence, FM Col. E 392: Dossier Wiklinsky, cité dans Maksymilian Wikliński, *Voyages/ Podróże*, op. cit., Chronologie, p. 276.
- [10] *Ibid.*, pièce n° 1, p. 210.
- [11] Le chevalier de La Brillan[c]e au ministre, à Port-Louis, île de France, 1^{er} août 1778, paraphe du 7 février 1779, *Ibid.*, pièce n° 16, p. 232-234..
- [12] *Ibid.*, p. 98.
- [13] En 1771, le 16 juin, Jacek Wikliński meurt à Lunéville à l'âge de 68 ans. La nouvelle a pu mettre jusqu'à 4 mois avant de parvenir à son fils.
- [14] *Ibid.*, p. 228-232. le Chrt de la Braillance lui a répondu qu'il fallait dix ans de service aux colonies avant d'obtenir congé.
- [15] L'en tête de la pièce n° 14, dossier d'Aix : c'est la lettre au ministre.
- [16] Il en parle notamment dans sa *Relation du premier voyage de la Compagnie des Indes orientales en isle Madagascar ou Dauphine*, Paris, François Clousier, 1668. Voir I. Zatorska, op. cit., p. 136-138.

- [17] La lettre de Bukaty à Chreptowicz, dans AGAD, AKP 78 f° 261. Source d'information : Z. Libiszowska, *Życie polskie w Londynie w XVIII wieku (Les Polonais à Londres au XVIII^e siècle)*, Varsovie, PAX, 1972. Trad. en français : IZ. Maksymilian Wikliński, *Voyages/ Podróże*, op. cit., note 13, p. 224-226.